

NOTE DE LECTURE : Catherine Millot dans essaim n°14, 2005

L'énigme, une passion freudienne

Catherine Muller

érès 2004

Tout a commencé, nous dit Catherine Muller, par une petite phrase de Freud opposant le travail de traduction auquel l'analyste se livre à partir des associations du patient, à ce que requiert de lui le transfert, qui « doit être *deviné* sans le concours du patient », à partir seulement de « légers signes » et, toutefois, sans tomber dans « l'arbitraire ». Confronté au transfert, l'analyste ne peut éviter de prendre le risque qu'implique un saut à effectuer, alors que le texte signifiant fourni par les formations de l'inconscient offre un sol où assurer, pas à pas, sa progression. Pour éclairer les raisons de cette opposition, Catherine Muller choisit de partir du mot « deviner », mot « bien peu scientifique », s'étonne-t-elle, plus familier aux sciences occultes qu'aux sciences exactes, sous la plume d'un Freud auquel on prête généralement un certain positivisme. Ainsi conduite à une réflexion épistémologique, elle s'interroge sur le statut de ce « deviner », dont elle fait d'emblée audacieusement l'hypothèse qu'il forme la « base étroite, vertigineuse, sur laquelle s'est édifiée la rationalité psychanalytique », entre rigueur scientifique et acte poétique.

Pour mener son enquête, Catherine Muller adopte naturellement la méthode freudienne, celle qui s'appuie sur le signifiant, et décide de suivre les apparitions du mot *erraten*, deviner en allemand, dont elle découvre la grande fréquence sous la plume de Freud, et des mots voisins ( *Rätsel*, par exemple, l'énigme), qui lui font rencontrer en chemin d'autres signifiants qu'elle interroge à leur tour.

Se plaçant sous le signe d'Œdipe ( *Oedipous* renvoie à *di pous*, deux pieds en grec), le travail que nous livre Catherine Muller comporte deux versants. D'abord celui des traces signifiantes que l'on suit pas à pas et qui conduisent à dégager des enchaînements, des réseaux, avec leurs recoupements et leurs bifurcations, obéissant aux lois que Freud a dégagées comme étant celles de l'inconscient qui sont aussi les lois du signifiant. Ces réseaux obéissent à une configuration topologique particulière, que Freud, comme elle nous le rappelle, a décrite dès les *Études sur l'hystérie*, s'apparentant à un arbre généalogique dont les branches se recroiseraient du fait d'alliances consanguines. Cette structure qu'engendre le fil associatif s'avère être aussi celle à laquelle obéit dans sa composition le livre lui-même de Catherine Muller, à la fois par sa logique interne et par l'art qu'elle y déploie.

Ce premier versant se place sous le signe de la loi : lois de la chaîne signifiante auxquelles répond la contrainte (*Zwang*) qui pousse les signifiants à s'associer (alliance ou mésalliance). Loi qui est aussi celle de notre assujettissement à cette chaîne : au déterminisme psychique qui préside au jeu des signifiants s'ajoute celui qui nous en fait le sujet. La chaîne signifiante est ce qui nous enchaîne et prend figure de loi du destin, ce *fatum* qui nous conduit à son tour, par le biais de l'oracle, à la divination et à son art. Et c'est à partir de

ce carrefour que se déploie l'autre versant du livre de Catherine Muller, celui de l'interrogation épistémologique. Si la psychanalyse, en effet, a un pied du côté de la rigueur scientifique – les mécanismes inconscients pouvant se décrire, on peut en dégager des lois –, elle en a un autre qui la ramène, par le biais des figures du destin qu'elle dégage, du côté des traditions les plus antiques, celles mêmes de la divination qui a présidé à la naissance de la rationalité abstraite moderne mais qui l'excédait, incluant d'autres modes de lecture de la réalité. C'est de ce côté-ci qu'entre en jeu une autre dimension oraculaire, celle du saut et du risque, du jeu qui peut s'introduire dans le mécanisme et ouvrir une marge de liberté. La divination, fondée sur l'équivoque, c'est-à-dire les failles du sens, ouvre une brèche dans le *Zwang*, tout comme l'interprétation psychanalytique. L'équivoque débouche sur le non-sens dont notre liberté fait son lit.

Le transfert, quant à lui, se situe à la jointure de ces deux versants. Côté chaîne signifiante, il participe à cette contrainte qui pousse à la « mésalliance » (ou « fausse connexion ») des signifiants du patient avec ceux qu'il rencontre chez l'analyste. Mais le « deviner » auquel l'analyste se livre ne va pas sans la mise en jeu de son désir dans la rencontre avec celui du patient et ce qui le cause, et qui surgit dans les failles du signifiant sous la forme de cet énigmatique objet *a* que Lacan nous a légué. Qui dit rencontre dit hasard : ici, la tuché se conjoint à l'automaton du signifiant. La divination a sa place dans le champ de l'imprévisible, qui est celui où le réel fait valoir ses droits.

Le livre de Catherine Muller, on l'aura compris, est un beau livre qui touche au cœur des enjeux de la psychanalyse.

Côté chaîne signifiante, c'est un festival qui culmine avec le feu d'artifice de la cure de l'Homme aux rats, où la mise à feu est opérée par Freud, bien sûr, pour encourager son patient à lui faire l'aveu de l'imagination qui le tourmente – le fameux supplice des *s* – et déchaîne dans le discours du patient le signifiant *rat* qui se met à pulluler : *Rate*, quote-part, *Spielratte*, joueur invétéré, *Heirat*, mariage, sans compter les équations symboliques : rat=fèces=pénis=enfant, et j'en passe.

Côté oracle et jeux du hasard, Catherine Muller nous ouvre de passionnantes perspectives de réflexion sur les rapports entre divination et rationalité, en se référant aux travaux de ces merveilleux spécialistes de l'Antiquité grecque que sont Jean-Pierre Vernant et ses élèves. Les avancées de l'épistémologie moderne sont également convoquées avec les travaux de Paul Feyerabendt et Thomas Kuhn, qui conduisent à relativiser la validité du discours scientifique et à battre en brèche son impérialisme arrogant.

Ce livre, écrit par une femme, se situe, comme on le voit, du côté de ce que Lacan appelait le « pas-tout », d'un côté que Freud savait habiter, et ce fut peut-être ce côté féminin (que Lacan pointait lorsqu'il qualifiait, non sans irrévérence, d'« uxorieux » l'inventeur de la psychanalyse) qui permit à son désir de lui ouvrir le champ de l'inconscient.

10 La démarche de Catherine Muller, tout au long, garde son élégance, faite de clarté et de rigueur, et d'une belle langue qui ne se paie pas de mots.